



CATHERINE ROBERTSON

La maison aux secrets

Lauréat du
Nelson Public Library Award

Best-seller en Nouvelle-Zélande, lauréat du Nelson Public Library Award

Depuis que son petit garçon a été renversé par une voiture, April Turner ne vit plus. Cela fait cinq ans maintenant qu'elle s'est écartée de tout ce qu'elle aime et de tous ceux qui l'aiment, et entend bien continuer son existence ainsi.

Lorsqu'une lettre lui parvient de la part d'un notaire anglais, l'informant qu'elle est l'héritière d'une propriété abandonnée en Angleterre, Emyrean, la jeune femme tente de résister. Mais le mystère entourant cet héritage est intrigant, et elle décide de quitter temporairement la Nouvelle-Zélande pour le vieux continent, où elle va rencontrer des habitants étonnants, notamment Sunny, dite Lady Day, qui approche des 90 ans.

Sunny avait connu Emyrean lors de son âge d'or, et son histoire rend le passé encore plus vivant. Mais April sera-t-elle prête à renoncer à ses principes pour, enfin, revivre à nouveau ?

Une histoire qui vous apprend ce que signifie être vivant...

TÉLÉCHARGEZ GRATUITEMENT EN FIN D'OUVRAGE
UNE NOUVELLE INÉDITE DE L'AUTEUR !

Catherine Robertson est l'une des auteurs néo-zélandaises les plus lues et vit à Wellington. Après avoir été journaliste freelance pour divers magazines, elle tient une chronique littéraire permanente dans *The New Zealand Listener*. Elle est également membre de la Société des auteurs néo-zélandais et de la Romance Writers Association. *La maison aux secrets* a obtenu le Nelson Public Library Award pour la fiction (c'est la plus ancienne bibliothèque de Nouvelle-Zélande).

Traduit de l'anglais par Fabienne Duvigneau

www.editionscharleston.fr

ISBN 978-2-36812-127-6



9 782368 121276

22,50 euros
Prix TTC France

Catherine Robertson

LA MAISON
AUX SECRETS

Roman

Traduit de l'anglais
par Fabienne Duvigneau


CHARLESTON

*Pour ma mère, qui ne montrait pas beaucoup ses émotions.
J'espère qu'elle aurait dit : « J'ai bien aimé ce livre. »*

*J'enterrerai quelque chose, pour pouvoir creuser
au printemps et le retrouver.
« Spell for cold weather », Helen Lehndorf*

Titre original : *The Hiding Places*

Copyright © Catherine Robertson, 2015

Traduit de l'anglais par Fabienne Duvigneau

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017

29, boulevard Raspail

75007 Paris – France

contact@editioncharleston.fr

www.editioncharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-127-6

Dépôt légal : février 2017

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

PROLOGUE

Janvier, 1947

Couché dans la neige, James s'étonna d'avoir chaud. À peine quelques minutes auparavant, le froid, tel une armée de maraudeurs perçant les barricades de son manteau et des couches de laine, l'avait assailli avec une violence telle qu'il s'était effondré, le souffle coupé, le visage tourné vers le ciel pâle et les branches des arbres qui se troublaient dans sa vision. Il avait senti le froid éteindre peu à peu la vie en lui, à la manière d'une servante qui mouche les bougies une à une. Puis, brusquement, par une ultime mobilisation de ses forces, son corps s'était à nouveau réchauffé, et l'extrême faiblesse avait fait place à une fébrile et douloureuse agitation.

S'il parvenait seulement à bouger, pensa-t-il, il se lèverait d'un bond, arracherait son manteau, ses bottes et ses vêtements jusqu'au dernier pour se jeter tout nu dans la neige, d'où s'élèverait un nuage de vapeur au contact de sa peau brûlante.

Mais il gisait immobile, à plat dos, comme s'il était tombé du ciel. Même les larmes qui lui emplissaient les yeux sous l'effet de la bise mordante étaient gelées et ne coulaient pas. Si on le

trouvait ici, il faudrait le porter. Jamais il ne tiendrait sur ses deux jambes.

Mais qui pourrait le découvrir ? Nul ne savait où il était. La seule personne capable de se repérer dans cette forêt était morte, et les fantômes, à supposer qu'ils marchent, ne devaient pas soutenir le poids d'un homme adulte.

Du reste, ce fantôme-là voudrait-il s'encombrer d'une pareille charge ? Lui qui, pourtant, était l'être le plus enclin au pardon que James eût connu.

Il se demanda s'il désirait *vraiment* être pardonné. Il semblait égoïste de prier Dieu de lui accorder une deuxième chance, quand son propre égoïsme, justement, avait déjà infligé de si grandes souffrances. S'il lançait une quelconque supplique vers les cieux, il devrait plutôt se préoccuper des gens qu'il laissait derrière lui, à qui ses mensonges avaient causé tellement de tort. Eux méritaient de contempler les anges du firmament.

À moins qu'il ne soit préférable d'adresser sa prière à la terre au-dessous, où dormaient les vieux esprits. Après tout, étendu ici dans la neige, il était plus près d'eux que de Dieu au Paradis. Les vieux esprits se moquaient de la morale ou du péché. Pour eux, seuls importaient la sève qui montait et refluit, la pluie, le vent, le soleil et la neige, le sexe, la naissance et la mort. Cela dit, il était fort probable qu'ils se fichaient royalement de James aussi. Mais s'ils ne pouvaient le sauver, peut-être enverraient-ils un rouge-gorge pour le recouvrir de feuilles.

Dans le conte, les oiseaux avaient enseveli les enfants morts, abandonnés au fond des bois par leur méchant oncle. De jolis enfants innocents, pensa James, qui n'avaient pas demandé à mourir dans les bras l'un de l'autre. Lui savait qu'il n'était pas innocent, mais, malgré le froid glacé qui lui embrouillait l'esprit, il demeurait convaincu qu'il ne s'était pas mis en route sous la neige avec l'intention de mourir. Sauf, songea-t-il, si cette intention existait à son insu. Dieu, le Destin ou une force responsable de la justice naturelle décidait du cours des choses ; son propre chemin était déjà tout tracé. Il ne lui appartenait pas de bousculer la symétrie céleste. Œil pour œil, une juste peine pour son crime... Le moment était venu de payer pour les mauvais choix

qu'il avait faits durant sa vie. Il récoltait ce qu'il avait semé, et chaque graine s'était épanouie en une plante géante à l'odeur nauséabonde.

Affirmer qu'il aurait pu agir autrement était inutile, compte tenu de sa nature foncièrement corrompue et de son esprit malade. James ne se rappelait pas exactement à quel moment il avait décidé de passer à l'acte. Il avait discerné le mal dans ses pensées – à quoi bon le nier, cette noirceur avait été sa compagne toute sa vie –, mais il ne se défendrait pas en alléguant qu'il avait été possédé. Dans ses choix, dans chacune de ses actions, il avait exercé son libre arbitre. Et maintenant, pour cette offense, la grande hache allait s'abattre.

James aurait voulu s'enfoncer sous terre, se rouler en boule au fond d'une grotte et dormir, mais ses membres ne lui obéissaient plus. Au-dessus de lui, dans la seule direction où ses yeux pouvaient regarder, les arbres paraissaient se fondre les uns dans les autres, et, l'espace d'un instant, il crut distinguer une tête surmontée de bois. Un cerf. Le roi de la forêt. La tête descendit plus près... Non, pas un cerf. C'était un homme qui se dessinait entre les branches noires de l'hiver.

Toi, pensa James. Enfin, tu me laisses t'attraper.

L'homme penché sur lui soupira, mais bien que leurs deux visages fussent proches à se toucher, James ne perçut aucun souffle. Il ne sentit pas non plus la chaleur des doigts calleux quand ils se posèrent doucement sur ses paupières pour les fermer.

CHAPITRE I

Début février

L'homme debout à la porte ne ressemblait pas à un messager. April lui trouva plutôt l'allure d'un collecteur de dettes, qui, après avoir planté sa masse bedonnante et mal fagotée dans le bureau du débiteur, n'en bouge plus jusqu'à ce qu'on le déloge en lui fourrant un chèque dans la main.

Un émissaire. Quelqu'un que l'on dépêchait afin de vous prévenir. April se rappelait vaguement avoir lu que, des siècles auparavant, les hérauts partaient en éclaireurs devant le cortège royal pour chercher un endroit où passer la nuit. Pas une chambre à la taverne du coin, mais un imposant manoir appartenant à un homme riche dont la fortune était ensuite considérablement amoindrie, puisque les déplacements royaux s'apparentaient souvent à un nuage de sauterelles, ou au tigre du conte pour enfants, qui s'invite à prendre le thé et dévore et boit tout ce qu'il y a dans la maison, même l'eau du robinet. Mieux valait en effet être prévenu, songea April, parce qu'on ne pouvait sûrement pas feindre une absence : impossible d'afficher la pancarte « Je reviens dans cinq minutes »

quand la herse se levait devant les chevaux de Sa Glorieuse Majesté.

Lorsque l'homme était arrivé, elle avait envisagé de ne pas lui ouvrir. La seule autre personne qui la sollicitait d'habitude à son domicile était son voisin, Norman, désireux de savoir si elle avait trouvé Dieu aujourd'hui. À force d'erreurs répétées, April avait appris que la meilleure manière d'éviter qu'il ne coure chercher ses tracts chez lui consistait en un simple : « Non », avant de lui claquer la porte au nez.

Elle aurait pu offrir une autre réponse, plus élaborée. La dernière fois qu'elle avait eu affaire à Dieu, Il lui avait envoyé un signe qu'elle n'avait pu ignorer. Elle avait réagi, s'était défendue pied à pied, et Dieu l'avait laissée tranquille. Quand – *si* – Dieu voulait un jour la ramener à Lui, elle supposait qu'Il lui adresserait un autre signe (plus clair que Ses voies impénétrables), lequel ne lui serait probablement pas délivré par Norman. Mais c'était postuler que Dieu ne l'avait que temporairement abandonnée, en admettant qu'Il se soit jamais soucié d'elle.

Il était plus facile de garder cette explication pour elle. April en avait assez des tracts de Norman. Elle s'en servait pour colmater ses fenêtres et pour caler la table bancale qu'elle avait achetée dans une brocante.

Comme les coups frappés à sa porte ce matin ne rappelaient en rien l'appel jovial caractéristique de Norman, April n'avait pas hésité à ouvrir. Peut-être aurait-elle dû y réfléchir à deux fois, songea-t-elle ensuite. Car, dans le couloir mal éclairé de l'immeuble situé au 9, Circle Court, elle découvrit l'homme qui ressemblait à un collecteur de dettes, mais qui était en réalité un émissaire. Mis à part une différence de taille, si elle comprenait bien la nature de son message : il ne cherchait pas un manoir, il lui en offrait un.

« Je sais, j'ai l'air de vous annoncer que vous êtes la grande gagnante d'un jeu bidon, dit-il. Mais c'est réglo. Tout est écrit là. »

Et il sortit une enveloppe de la poche d'une veste tellement tachée qu'on aurait cru le bavoir d'un nourrisson et la tendit à April.

« Mais comment pouvez-vous être sûr qu'il s'agit bien de moi ? demanda-t-elle. Et d'ailleurs, comment m'avez-vous trouvée ? »

Il grimaça un sourire. Le rasoir avait oublié une touffe de poils sur sa joue gauche. S'il se laissait pousser la barbe, pensa April, elle serait rousse. Ben aussi avait bien failli être poil-de-carotte, mais, au final, le blond l'avait emporté. Pour le plus grand soulagement de son père.

« J'ai le bras assez long, disons, pour avoir accès à toutes sortes de documents officiels. C'est ce qui m'a permis de retracer la lignée de votre cousin d'Amérique... Enfin, dans votre cas, de Wilfred, votre arrière-arrière-grand-père du côté de votre mère. Vous disposez d'un passeport britannique grâce à votre père, qui a émigré en Nouvelle-Zélande dans les années 1950. Au fait, si jamais vous vouliez partir en voyage, je vous signale qu'il est sur le point d'expirer.

— C'est donc vrai que tout le monde est fiché ! s'exclama April.

— Moi, je n'ai rien à voir avec ça, répliqua l'homme. Je mène une enquête à titre privé. Et personnellement, je me méfierais davantage de Google. »

De la poche qui avait contenu la lettre, il tira un paquet de cigarettes froissé. Le règlement de l'immeuble interdisait de fumer dans les parties communes, mais il ne serait pas le premier à passer outre.

« Vous avez une carte de visite ? » April résista à l'envie de le saisir par le bras et de lui dire : « Ne me laissez pas seule avec ça. Même si c'est totalement absurde, je ne veux pas avoir à m'en occuper. »

« Tout est indiqué dans la lettre, répondit-il. La personne que vous devez appeler... Je me suis un peu renseigné, vu que j'aime bien savoir qui est mon employeur. Quarante-huit ans. Jamais marié. Propriétaire de deux maisons, pas d'emprunt. Jamais radié de l'ordre.

— Vous savez tout sur tout le monde, vous ? » s'enquit April avec une pointe d'admiration mêlée de mépris.

Il glissa une cigarette dans le coin droit de sa bouche. Ce qui ne le fit pas pour autant ressembler à Humphrey Bogart.

« “Je sonde ce qui est connaissable, je révère calmement ce qui est inconnaissable.” » La cigarette tremblait entre ses lèvres pendant qu’il parlait. « C’est une citation de Goethe, au cas où ça vous intéresse. »

Je m’en moque comme de l’an quarante, pensa April en refermant la porte derrière lui. Elle alla s’asseoir sur le canapé. L’enveloppe dans sa main était blanche, en papier gaufré. Le genre que l’on commandait dans une boutique spécialisée. Le papier à l’intérieur serait assorti, avec un motif en filigrane, peut-être, ou une adresse imprimée dans une calligraphie désuète, sobre et élégante.

April soupesa l’enveloppe. Elle était étonnamment lourde. En supposant qu’il ait dit vrai (et pourquoi aurait-il menti ?), April ne risquait plus d’être surprise. L’enveloppe, pareille à une bombe que l’on a désamorcée en sectionnant un fil, ne renfermait que la confirmation de ce qu’elle savait déjà.

Non, se corrigea-t-elle. Elle *savait* ce qui était écrit, mais n’avait aucune idée de ce que cela signifiait vraiment. Sa vie avait déjà basculé une fois – brusquement, sans prévenir. En un éclair, après un bref faux pas, elle avait tout perdu, et elle continuait depuis à payer son juste tribut en ne réclamant plus rien de l’existence.

À présent – brusquement, sans prévenir –, quelqu’un semblait souhaiter qu’elle sorte de ce néant auquel elle s’était elle-même condamnée. Une main lui était tendue... Bien plus qu’une main : on lui offrait une maison.

Mais elle n’était pas obligée d’accepter, n’est-ce pas ? Nul ne pouvait l’obliger à prendre une quelconque décision, bonne ou mauvaise.

April glissa l’index sous le rabat, lequel n’avait sûrement pas été collé d’un coup de langue mais au moyen d’une de ces éponges humides que l’on conserve dans une boîte. Il y en avait une dans le bureau de l’école où elle enseignait l’anglais à des étudiants étrangers quelques heures par semaine. L’école possédait aussi une vieille ronéo, pour le cas où l’imprimante tomberait en panne, et certains membres du personnel préféraient tourner la manivelle en se délectant de l’odeur de l’encre.

Comme April s’y attendait, la lettre était du même papier que l’enveloppe. L’en-tête, inscrit en caractères discrets dans le coin supérieur droit, sans logo ni symbole, indiquait simplement : *Étude notariale Dunne et Hollander*, suivi du nom de la ville, Kingsfield, qui se trouvait dans le comté du Buckinghamshire.

En portant son regard directement au bas de la page, April s’aperçut que le signataire n’était ni Mr Dunne, ni Mr Hollander, mais un certain Mr Gill. Edward V. Gill. Qui était donc âgé de quarante-huit ans, célibataire et plutôt fortuné.

Puisqu’il exerçait toujours la profession de notaire – à moins qu’il ne travaille par vocation –, il ne roulait tout de même pas sur l’or. Mais avec deux maisons, dégagé de tout emprunt, il figurait assurément parmi les « riches », comparé à April qui se hissait à peine au-dessus des « sans-le-sou ». Elle parvenait à payer son loyer parce que Circle Court avait été construit pour des gens qui, dans le langage administratif, « rencontraient des difficultés à accéder au marché locatif ». L’immeuble abritait des malades mentaux, des infirmes et des personnes âgées qui ne pouvaient pas non plus accéder à des soins subventionnés en institution. April ne se considérait pas comme une malade mentale – elle avait fait ses choix avec l’esprit parfaitement clair –, mais les membres du corps médical ne partageaient pas son opinion. Ils admettaient cependant qu’elle était en état de « fonctionner ». Elle respirait, mangeait, dormait et assurait quelques heures d’un travail ennuyeux et mal rémunéré.

Une vie morne, elle le savait, mais elle l’avait voulu ainsi. C’était celle qu’elle avait bâtie pour remplacer sa vie d’avant, qui s’était achevée avec la mort de Ben. Quand son fils âgé de cinq ans avait été renversé par une voiture devant la maternelle, son petit corps avait volé comme un ballon de foot qu’un joueur botte en touche. Ce n’était pas la faute du conducteur. Ben avait franchi la porte de l’établissement et déboulé en courant devant ses roues. Tué sur le coup. C’était son deuxième jour à l’école.

À la différence de son joli petit garçon, l’ancienne vie d’April avait mis du temps à mourir. Elle s’était enfermée dans la maison pendant des semaines, avec son mari, les ours en peluche, les tee-shirts ornés de dinosaures, les photos et les dessins au

feutre sur le réfrigérateur. Elle avait entendu tout ce que les uns et les autres avaient à dire sur le deuil, en leur donnant à la fois raison et complètement tort. Puis elle était partie, sans rien emporter. Elle s'était créé une nouvelle vie, plus appropriée, convenant mieux à la personne qu'il lui fallait devenir.

Sa nouvelle existence exigeait qu'elle coupe tous les ponts, mais, malgré ses efforts, les restes de son ancienne vie l'avaient poursuivie pendant des mois – des amis, son mari et sa grande famille, les oncles, les tantes et les grands-parents de Ben. Ses propres parents étaient déjà morts ; ils l'avaient eue sur le tard. Elle cessa alors de regretter qu'ils n'aient jamais connu leur petit-fils.

Ces reliquats de sa vie antérieure avaient été comme des fantômes, qui ne parvenaient jamais à la saisir, entre les mains desquels elle se dérobaît chaque fois. À moins qu'elle n'ait été elle-même le fantôme. Bientôt, il n'était resté aucun lien à renouer, aucune possibilité de négocier son retour. Cinq ans avaient passé. Plus personne ne venait la chercher maintenant.

Sauf, semblait-il, Edward V. Gill.

April ne pouvait toujours pas se résoudre à lire la lettre. Elle envisagea un instant de la brûler. Mais quelque chose – le tracé incliné de la signature ? – lui fit deviner qu'une lettre d'Edward Gill serait dûment suivie d'une autre, à laquelle succéderait un coup de téléphone (l'enquêteur avait sûrement son numéro), et peut-être Mr Gill en personne.

À quoi ressemblait-il ? se demanda April. Gregory Peck, dans l'adaptation au cinéma du roman *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, lui vint à l'esprit. Inutile de se bercer d'illusions, décida-t-elle aussitôt. À quarante-huit ans, Mr Gill illustrait certainement le parfait notaire anglais tel que Dickens en avait brossé le portrait : sévère, guindé, consciencieux dans l'accomplissement de son devoir. Il serait impossible de s'en débarrasser.

On frappa à la porte. Norman. Il savait qu'elle était toujours chez elle à cette heure-ci. Pas moyen d'y échapper. April voulut poser la lettre, puis, se ravisant, la garda dans la main pour aller ouvrir, comme si les paroles fermes et déterminées d'Edward Gill pouvaient lui servir de talisman.

Ce n'était pas Norman. C'était le Coincé, de l'appartement numéro 3. Elle ne lui avait jamais demandé son vrai prénom.

Le Coincé portait un kilt en cuir, un débardeur en maille noire et des bottes garnies d'une dizaine de boucles. C'était son style depuis 1988. Impressionnant à l'époque, mais avec le temps, on s'était habitué. À présent, les gens s'écartaient sur le passage du Coincé, surtout à cause de son air renfrogné, de ses épaules voûtées et de son marmonnement continu. Il se teignait les cheveux en noir et arborait de multiples piercings dont il avait récemment ôté les clous, après avoir expliqué à April qu'ils étaient des récepteurs d'ondes radio conçus pour capter la propagande du gouvernement et la diffuser directement dans votre tronc cérébral. De l'avis d'April, le tronc cérébral ne jouait pas un rôle essentiel dans le système cognitif, mais elle ne lui fit pas part de ses réserves.

Le Coincé ne parlait pas souvent à April. Il ne frappait jamais à sa porte. Aujourd'hui, apparemment, était le jour des visites inattendues. April espérait qu'il ne lui apportait pas une autre nouvelle aussi troublante, même si, d'instinct, elle pressentait l'inverse.

« Jenny m'a dit de vous prévenir qu'elle était à l'hôpital, annonça le Coincé – puis il leva les yeux au ciel, comme pour y chercher la suite du message. Et qu'il ne fallait pas vous inquiéter. »

Jenny, de l'appartement numéro 4, était âgée de soixante-dix ans. Elle souffrait d'une arthrite rhumatoïde qui l'empêchait de se servir de ses mains. La liste des tâches ménagères qu'elle parvenait à accomplir se réduisait au fil des semaines, mais Jenny ne donnait pas l'impression d'avoir besoin d'aide. Ni besoin de quoi que ce soit en général. Elle se montrait toujours aussi joyeuse que Norman, mais chez elle la gaieté n'avait rien de fatigant. Elle attirait irrésistiblement les autres habitants de Circle Court, parce que avec elle ils réussissaient à surmonter leur timidité naturelle et leur tendance à se cacher pour éviter autrui. Ils recherchaient sa compagnie comme des pèlerins, pensait April, mus par la foi, convaincus qu'elle détenait le remède capable de les guérir de leur propre affliction.

Les cheveux courts et gris, Jenny s'habillait de jupes et de chemisiers en polyester qu'elle boutonnait jusqu'au menton, à

la manière d'une bonne sœur à la retraite. April n'avait jamais remarqué aucune croix ni entendu la moindre mention de Dieu dans sa bouche. Si Jenny avait en effet été religieuse, elle n'aurait pas son passé en public. Pas plus qu'elle n'exhibait impudiquement ce qui faisait sa force intérieure.

« À l'hôpital ? Qu'est-ce qui s'est passé ? »

— Elle s'est brûlée. En renversant la bouilloire. »

April appuya légèrement le front contre la porte.

« Oh, non. »

— Ça va aller. Du moment qu'elle ne s'approche pas d'un ordinateur.

— D'un ordinateur ?

— Microsoft a mis au point un virus qui attaque les gènes. »

Voilà qui était nouveau.

April n'avait qu'entrouvert la porte. Elle commença à la rabattre doucement.

« Merci de m'avoir prévenue. »

— C'est quoi, ça ? demanda le Coïncé en montrant la lettre.

— Quelque chose que je dois lire tout de suite.

— Pour votre boulot ? »

Le Coïncé n'avait jamais exercé aucun emploi. Le travail, pour lui, relevait du mythe – la manipulation des esprits et les virus utilisés comme armes possédaient bien plus de réalité.

April jugea plus simple de mentir. « Oui. Au revoir. »

Elle ferma la porte.

Le silence de son appartement lui parut soudain menaçant, comme si chaque recoin pouvait dissimuler un intrus animé d'intentions hostiles, ou une bête griffue prête à bondir.

Un émissaire, pensa-t-elle à nouveau. Annonceur d'un changement à venir.

Elle reprit place sur le canapé. Lire ne l'engageait à rien, se dit-elle pour se rassurer. Elle se contenterait de jeter un coup d'œil sur la prose de Mr Edward V. Gill, notaire de son état, qui lui proposait de renoncer à la voie qu'elle s'était choisie et de devenir propriétaire d'une vieille maison abandonnée au cœur de la campagne anglaise.

CHAPITRE 2

« **H**éritière ! »
Voilà bien un mot magique, se dit April. Pourtant, selon elle, les colombes qui sortaient des chapeaux ne pouvaient être que des créatures richissimes, issues de l'aristocratie, avec des noms aériens comme Consuelo Vanderbilt ou Evelina de Rothschild. Pas des femmes à la vie banale qui s'appelaient April Turner.

Le mot, autant que l'idée, réjouissait Jenny, et Jenny méritait bien qu'on éclaire un peu sa journée. Sa brûlure n'était pas trop grave – elle n'avait passé qu'une nuit à l'hôpital –, mais elle tenait sa main bandée contre sa poitrine. Ce qui ne changeait pas grand-chose à son handicap, songea April.

Héritière. C'était une belle idée, en effet, cependant April refusait de se laisser séduire. Sa résistance lui venait d'autant plus facilement qu'Edward Gill n'avait pas caché le caractère modeste de cet héritage.

« La maison est quasiment en ruines, dit-elle.

— Mais y a-t-il du terrain ?

— Pas autant qu'autrefois. La ferme a été vendue dans les années 1940. Enfin, un peu quand même.

— Alors, vous pourrez l'exploiter. »

April ne put s'empêcher de rire.

« Vous me prenez pour Donald Trump ? En théorie, oui, j'imagine. En pratique, il me faudrait des tombereaux d'argent et je suis loin d'avoir ce genre de liquidités.

— Et votre épargne ? »

Jenny la fixait de ses yeux grossis par les verres de ses lunettes. Malgré la gentillesse et la sincérité de ce regard, April regretta de lui avoir parlé de ses économies. Elle était gênée, et pas seulement parce qu'elle savait que Jenny n'avait aucun bas de laine et ne vivait que sur une maigre retraite. April elle-même percevait une allocation, à quoi s'ajoutait le minuscule salaire que lui versait l'école. Elle se sentait surtout coupable parce qu'elle avait hérité d'une somme d'argent que ses parents, par testament, destinaient à leurs futurs petits-enfants. Ce n'était pas beaucoup, à peine quelques milliers de dollars, mais elle ne pouvait se résoudre à y toucher.

« Mon épargne aussi est loin d'être un tombereau, déclara-t-elle.

— Alors, gardez un bout de terrain, et vendez le reste pour vous construire une autre maison, plus petite. Vous n'aurez peut-être même pas besoin de puiser dans vos réserves. »

Si seulement Jenny pouvait mettre un frein à son imagination, pensa April. Cesser de lui dessiner une vie qui, d'une part, n'entrait pas dans le cadre qu'elle s'était fixé, mais surtout dépassait tous les horizons qu'il serait jamais permis à cette brave femme d'atteindre. Elle lui en voulait presque de se montrer toujours si bienveillante, plutôt qu'égoïste et envieuse. Car à chaque mot qui sortait de la bouche de Jenny, l'idée de devenir propriétaire de cette maison prenait corps, et elle savait qu'une idée en appelle d'autres, de même qu'une fleur attire des papillons, et que bientôt ils empliraient son esprit de leurs ailes multicolores comme autant de rêves dangereux. Même après cinq ans, ils réussissaient encore à entrer. Elle devait les capturer en plein vol et les écraser avant qu'ils ne s'approchent trop près.

« Je n'en veux pas », déclara-t-elle.

Jenny eut l'air étonné. « Vous ne voulez pas de la responsabilité ? »

Responsabilité. Ce mot-là ne faisait jaillir aucune colombe du chapeau. Avec lui ne surgissaient que de dures leçons à retenir.

Lorsqu'elle avait commencé sa nouvelle vie après avoir renoncé à l'ancienne, April avait veillé à la maintenir aussi vide que possible. Surtout ne se charger d'aucune responsabilité. N'avait-elle pas déjà prouvé, sans laisser le moindre doute, qu'elle en était *incapable* ?

« Je n'ai pas besoin d'une maison, affirma-t-elle. Je ne veux pas de quelque chose dont je n'ai pas besoin. »

Jenny tendit sa main valide – si l'on osait le terme – pour attraper sa tasse de thé. Elle glissa deux doigts gourds dans l'anse, tandis que les deux autres restaient douloureusement crispés, et appliqua son pouce en renfort. Si la tasse était trop pleine, il lui était impossible de la soulever. April surveillait toujours avec anxiété le voyage de la tasse jusqu'aux lèvres de Jenny, et aujourd'hui, se sentant encore plus inquiète, elle comprit que cette tension ne s'expliquait pas seulement par l'accident de sa voisine.

Jenny posa la tasse en équilibre contre sa main bandée.

« Alors, vendez-la, dit-elle, et vous serez débarrassée. »

La vendre. Bien sûr. Mais pour cela il fallait d'abord en devenir propriétaire, donc accepter l'héritage. Oh, pourquoi ne pouvait-elle pas simplement oublier cette maison, sans avoir à s'occuper de quoi que ce soit ?

« Je serais obligée d'aller en Angleterre. Or je viens de prendre un nouveau groupe d'étudiants à l'école... Et je n'ai pas de quoi me payer le billet d'avion et le séjour sur place. Et ce n'est pas bien vu de voyager quand on touche une aide de l'État. En plus, mon passeport est sur le point d'expirer. Et...

— Ce notaire, c'est quelqu'un de sérieux ? »

La brusque interruption fit à April l'effet d'une gifle et arrêta net son flot de paroles. Elle reprit son souffle.

« Oui, je crois.

— Alors, j'imagine qu'il peut exécuter vos volontés sans que vous soyez présente. Évidemment, par courrier, il faudra plus de temps pour signer les papiers. Mais s'il connaît son métier, ça ne devrait poser aucune difficulté. »

Aucune difficulté. En apparence, une décision simple. Il suffisait de la prendre et tout reviendrait à la normale.

« Qu'est-ce que vous feriez, *vous* ? demanda April, accablée de se découvrir si hésitante.

— Je la vendrais et je donnerais l'argent à l'Église.

— Vraiment ?

— Eh bien, oui. Je ne pourrais pas y vivre, puisqu'elle est en ruines.

— Sans doute pas. Mais... à l'Église ?

— Je demanderais qu'il soit utilisé pour les pauvres, dit Jenny. Je ne saurais pas forcément à quoi il servirait, mais peu importe.

— Et pourquoi ne pas le garder pour vous ? »

L'idée effleura April de lui offrir cet « héritage ». Jenny le méritait. Elle non.

Mais Jenny répondit avec un étonnement sincère. « Pour moi ? Mais qu'est-ce que j'en ferais ?

— Vous pourriez engager quelqu'un pour vous aider à la maison.

— Oh, soupira Jenny. Bientôt, je ne serai plus capable de vivre seule. Mais heureusement, nous sommes en Nouvelle-Zélande. Ce n'est pas le tiers-monde, et nous avons encore un système de santé financé par l'État. On s'occupera de moi, ne vous inquiétez pas. Mais d'ici là, j'ai bien l'intention de profiter de la vie. » Elle leva sa tasse pour porter un toast. « Et je boirai mon thé jusqu'à la dernière goutte. »

* * *

Le couloir devant l'appartement de Jenny semblait plus étouffant que jamais. Prise d'une incoercible envie d'air frais, April descendit l'escalier qui menait au jardin. La porte s'ouvrit lorsqu'elle passa devant chez Norman. Elle se préparait déjà au pire, mais s'aperçut alors qu'il était habillé pour prêcher dans la rue, en costume propre et chapeau de feutre tout droit sortis des années 1950. Il n'avait pas de temps à lui consacrer. Un millier de pécheurs allaient bientôt rentrer du travail et leur journée ne serait pas complète sans Norman, debout au

coin de l'avenue, avec un tract et un sourire pour chaque âme perdue, ignorant qu'à leurs yeux il n'y avait plus d'espoir pour la sienne.

Après avoir incliné son chapeau à l'intention d'April, il déclara : « Rappelez-vous les paroles de Jésus : *Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. Je vais vous préparer une place.* »

April se demanda un bref instant si l'enquêteur privé avait parlé à Norman en sortant, mais chassa bientôt cette idée. Norman connaissait la Bible sur le bout des doigts. Il suffisait d'appuyer sur le bouton, et il vous débitait les citations en un flot ininterrompu. S'il avait utilisé celle-ci, ce n'était que pur hasard.

D'ailleurs, un Dieu qui avait décidé qu'elle méritait de voir son fils mourir ne lui ouvrirait pas Sa porte, quand bien même Sa maison comporterait des centaines de pièces. Il la traiterait comme elle traitait Norman, avec un hochement de tête poli mais ferme. Ou mieux, comme la plupart de ceux qui croisaient Norman dans la rue, Il ferait mine de ne pas la voir.

* * *

Assise, April contempla le « jardin » tout autour, simple rectangle de béton qui jouxtait le parking. Les deux voitures qui y étaient garées appartenaient aux étudiants de la villa d'à côté, les habitants de Circle Court n'ayant ni les moyens ni le droit de conduire. La villa obstruait la lumière du soleil durant la majeure partie de la journée, mais April songea que, finalement, il était préférable que certains recoins restent dans l'ombre. Visés dans le béton, il y avait deux vieux bancs en bois à la peinture jaune sale, striée de gris. Les buissons, sombres et denses, étaient de ceux où l'on préfère abandonner pour toujours la balle de cricket qu'on y a perdue plutôt que de la chercher à tâtons. Des mégots de cigarettes jonchaient le sol comme autant de feuilles répandues par un arbre moribond.

On était en février. L'été, en Nouvelle-Zélande, bien qu'on ne l'eût pas cru ici, dans l'ombre du triste jardin de Circle Court.

En Angleterre, pensa-t-elle, c'était l'hiver. Un bel hiver enneigé comme le montraient les cartes de Noël.

Il neigeait rarement dans la ville où habitait April, et si cela arrivait, c'était plutôt une averse de flocons glacés qui ne tenaient pas. Mais elle avait déjà vu de la neige, elle était allée dans les montagnes et avait même essayé de faire du ski avec le père de Ben, au début, quand ils s'étaient rencontrés. Elle avait passé le plus clair de son temps à tomber, dépassée par des gamins qui descendaient les pistes à la vitesse de champions olympiques. Le père de Ben aussi était un excellent skieur. Elle l'avait surtout vu de dos, disparaissant dans la pente, sauf lorsqu'il s'arrêtait à ses côtés en soulevant une gerbe de neige pour lui demander comment elle s'en sortait. Très amoureuse de lui, elle répondait chaque fois qu'elle s'amusait comme une folle. Il lui souriait, et filait à nouveau d'un trait jusqu'au départ du télésiège.

Ils avaient du mal à joindre les deux bouts au moment de la naissance de Ben, et celui-ci était âgé de quatre ans quand ils avaient enfin pu l'emmener à la montagne. April espérait à moitié qu'il n'aimerait pas le froid et lui servirait de prétexte pour rester au coin du feu dans le chalet, avec un bon chocolat chaud. Mais Ben avait adoré la neige, adoré tomber, se relever, et entendre les encouragements paternels lorsqu'il réussissait à descendre quelques centimètres sur ses petits skis. April, qui ne souffrait pas vraiment de se sentir de trop, avait donc pu profiter de belles flambées au chalet, prête à servir le chocolat au retour de ses deux hommes rayonnants, dont l'un s'endormait immédiatement sur les genoux de son père.

Ils prévoyaient un autre séjour à la montagne l'année où Ben avait commencé l'école. April ne conservait qu'un souvenir trouble de cet hiver-là. Comme si elle aussi avait été enterrée, mais vivante, dans un endroit privé d'air et de lumière. Cela avait été des semaines de ténèbres et de confusion, mais elle se rappelait clairement le moment où elle avait pris la décision de quitter son ancienne vie et la vision qui lui était alors apparue : un couteau qui tranche des liens d'un coup sec. La séparation réelle ne pouvait pas être si nette, mais elle n'avait pas vacillé. Cette vie-là n'existait déjà plus pour elle.

Une vie qui, pourtant, avait regorgé de possibles. Malgré les difficultés, le manque de temps et d'argent, ils voyaient l'avenir leur ouvrir grand ses bras.

C'était la raison pour laquelle elle s'était bâti une nouvelle existence radicalement opposée. Elle avait renoncé à ses droits à un futur, à la joie, à l'amour, quand son fils avait perdu les siens. Personne dans son entourage n'avait compris sa démarche, mais pour April, c'était limpide. Sa vie, désormais, serait étroite, limitée, rationnée. Elle se donnait pour seul but de suivre ce chemin aride et rectiligne aussi longtemps que son devoir l'exigerait – probablement à jamais – et de pulvériser toute tentation de s'en écarter.

Elle avait lu un article autrefois à propos d'un monastère en Grèce, où les moines appliquaient des mesures extrêmes pour barrer l'accès de leur univers à toute tentation. Outre le fait qu'ils faisaient vœu de silence et de chasteté, ils n'acceptaient que des animaux mâles à l'intérieur de l'enceinte. Même les poules étaient bannies ; les œufs étaient livrés par des fermiers locaux. Sa Majesté la Reine, en personne, n'avait pas eu l'autorisation de leur rendre visite.

April chassait la tentation au sein de ses propres murs en ne laissant rien entrer qui pût l'inciter à désirer davantage. Pourtant, songea-t-elle en quittant le jardin pour regagner son appartement, le monde extérieur et le monde intérieur étaient deux endroits bien différents. Même l'environnement le plus spartiate ne pouvait complètement empêcher l'afflux de ces idées papillons. En fait, plus le tableau était sombre, plus ces fichues ailes semblaient resplendir contre la toile.

Cette maison, par exemple. Bien qu'Edward Gill ne l'ait pas décrite, sinon pour signaler son mauvais état, elle commençait à se la représenter. Elle avait beau résister, des images surgissaient, comme dans un film, et venaient étayer le récit d'Edward Gill.

Il racontait que la maison avait été construite dans les années 1920 par un riche homme d'affaires, un certain Mr Lewis Potts, décédé en 1963. Son fils ne lui ayant pas survécu, Mr Potts avait, dans son testament, confié au jeune gardien le soin d'entretenir

la propriété, aussi longtemps que ce dernier souhaiterait y vivre. Le gardien était resté cinquante ans, jusqu'au mois de novembre dernier, où, âgé de soixante-dix ans, il avait rencontré une veuve sur Internet et émigré au Canada. April croyait entendre la désapprobation dans la voix d'Edward Gill. Elle se le figurait comme un de ces hommes prudents, réfléchis, qui ne s'éprenaient pas de veuves canadiennes.

Après le départ du gardien, Edward Gill, en tant qu'exécuteur testamentaire, avait dû prendre une décision. Mr Potts n'avait formulé aucun souhait concernant la vente de son bien ; de l'avis de Mr Gill, il se fichait royalement de tout laisser à l'abandon. Ce qui ne manquerait pas d'arriver si l'on ne retrouvait aucun héritier. En revanche, un héritier voudrait *a priori* vendre – plutôt qu'entreprendre une restauration délicate et coûteuse –, et la propriété tomberait alors sans doute aux mains d'un promoteur. À moins que ne survienne un acheteur aimant les défis, auquel cas la maison pourrait retrouver son lustre d'antan. Mais encore fallait-il découvrir un héritier, ce qui paraissait improbable puisque, depuis cinquante ans, personne ne s'était manifesté.

Sans fléchir devant le premier obstacle, Mr Gill s'était tourné vers une généalogiste, laquelle avait appris que Mr Potts avait un frère plus jeune, parti à la fin du XIX^e siècle pour élever des moutons dans la région de Canterbury, en Nouvelle-Zélande. C'était l'arrière-arrière-grand-père d'April, Wilfred, et parce que sa lignée s'était considérablement moins multipliée que ses moutons, April était son unique descendante encore en vie, par conséquent la seule héritière de Mr Lewis Potts. L'enquêteur engagé par Mr Gill n'avait eu aucun mal à la localiser.

April ferma la porte de l'appartement. Elle n'avait pas encore osé explorer le reste de l'enveloppe, qui reposait toujours sur la table. Mais c'était comme le murmure qui vous parvient par une porte entrouverte : vous inventez une histoire, et même si vous savez qu'il existe une vérité, beaucoup moins excitante, c'est à votre version que vous choisissez de croire. Ainsi les mots dissimulent-ils des secrets, et les secrets bien gardés ne perdent jamais leur pouvoir.

L'enveloppe ne contenait qu'un seul document. Edward Gill avait joint à sa lettre la copie d'un plan de la propriété, une esquisse d'époque tracée à l'encre et à la plume, montrant les contours de la maison et son emplacement sur le terrain. Des bois à l'arrière, des champs sur le côté, et, comme le découvrit April lorsqu'elle déplia peu à peu la feuille, un jardin enclos de murs et ce qui semblait être une vaste pelouse. Venaient ensuite des dépendances – un garage, des écuries, puis, à la lisière des arbres, la petite maison du gardien, le « cottage », ainsi que le nommait Mr Gill, en précisant que c'était le seul endroit véritablement habitable. Peut-être y avait-il un pommier en fleurs et des roses autour de la porte...

April replia la carte, furieuse contre cet Edward Gill qui la dérangeait dans la vie qu'elle s'était construite.

Elle parcourut du regard son appartement, son monde extérieur. Petit et beige, pauvrement meublé. Il ne renfermait rien de joli, ni fleurs ni tableaux, pas de coussins colorés ni de tapis. Tout, depuis les serviettes dans la salle de bains jusqu'aux couverts dépareillés, avait été acheté à bas prix, d'occasion, et délibérément choisi pour son aspect simple et banal. Les vêtements d'April étaient du même beige insignifiant, elle ne se maquillait jamais et coiffait ses cheveux parsemés de fils blancs en une queue-de-cheval serrée et informe. Dans ses placards aussi, les provisions étaient sans intérêt, son régime alimentaire peu varié. Elle faisait rarement la cuisine, jamais de pâtisserie, et rien dans l'appartement ne sentait bon, ni bougies parfumées ni savon fantaisie. Il n'y avait pas de livres, pas de télévision, pas de radio – aucun moment d'évasion. Rien dans l'univers d'April ne nourrissait ni les sens ni l'âme. Aucune distraction, rien qui encourageât l'imagination.

Mais ce décor terne s'effaçait à présent devant ses yeux et des images revenaient emplir sa tête. Une pièce lambrissée, avec la tête d'un cerf au-dessus de la cheminée, une cuisinière en fonte d'un noir lustré et des casseroles en cuivre, une pelouse verte qui se déroulait à l'infini, des fruits à maturité contre un mur de brique chauffé par le soleil, de grosses baies brillantes le long d'une haie, un tapis de jacinthes sauvages dans un sous-bois

LA MAISON AUX SECRETS

frais, une abeille posée sur une voluptueuse rose, une chouette au poitrail tacheté de blanc qui s'envolait à tire-d'aile au crépuscule. Encore des images. Des souvenirs. Une robe jaune, un rouge à lèvres fuchsia, un sac à main d'un vert éclatant...

April enfonça ses ongles dans ses paumes et le film s'arrêta brusquement dans son esprit. Ces idées, ces visions, devenaient dangereuses. Elles lui parlaient d'une vie qui ne pouvait pas – ne devait pas – être la sienne.

Elle ne prendrait pas le risque d'attendre plus longtemps. Aujourd'hui même, elle écrirait à Edward V. Gill et lui communiquerait sa décision de vendre la maison.

April ramassa la carte pour la remettre dans l'enveloppe, mais dans sa hâte, elle la replia maladroitement et le coin inférieur droit se trouva exposé sur le dessus. Elle lut les initiales de la personne qui avait exécuté le dessin. J.P.

Mr Potts lui-même ? Non, bien sûr que non. Il s'appelait Lewis. Alors peut-être Mrs Potts ? Le trait était fin et délicat, tracé d'une main qui soignait les détails. Pourquoi Edward Gill n'avait-il pas mentionné une épouse ? Où était-elle partie – et quand ? Le couple s'était-il effondré après la mort de son fils, comme celui d'April ? Comment était mort le garçon ? Quel âge avait-il ?

D'un coup d'œil à sa montre, April s'aperçut avec stupeur qu'il était six heures moins vingt. Son cours commençait à six heures, et il fallait un quart d'heure pour gagner l'école en marchant d'un pas rapide.

Elle attrapa son sac et y rangea la lettre d'Edward Gill et la carte. Après la classe, elle taperait sa réponse sur l'ordinateur de l'école et la posterait, avec la carte. Ainsi, elle ne serait plus tentée de la regarder ni de penser encore à cette maison.

CHAPITRE 3

Fin février

Si Edward V. Gill ne ressemblait pas à Gregory Peck, il n'évoquait pas non plus le personnage de Dickens qu'April avait imaginé, austère, vêtu de tweed, et si sec que l'on croyait entendre ses os craquer quand il marchait.

Svelte et élégant, arborant un costume bleu sombre qui épousait ses longues jambes et son torse mince, il paraissait beaucoup plus jeune que le septuagénaire qu'April s'était représenté. Elle songea qu'après tout, il n'avait que treize ans de plus qu'elle.

Mais son visage aux traits fins et classiques était creusé, et ses mâchoires crispées accusaient une indéniable lassitude. Il avait des yeux bleu pâle, des cheveux châtain clair qui commençaient à grisonner et bouclaient sur la nuque, suffisamment longs pour qu'il dût repousser de temps à autre la mèche qui lui tombait sur les yeux. Le parfait dandy anglais, pensa April. Sauf qu'Edward Gill était si calme, d'un chic si discret, qu'elle craignait presque de le voir disparaître si elle fermait les yeux et les rouvrait une seconde trop tard.

« Vous n'avez pas eu de mal à venir jusqu'ici ? »

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La maison aux secrets
Catherine Robertson



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

